

Constantin SALAVASTRU
Université « Al. I. Cuza » de Iasi (Roumanie)

Chacun sa vérité

Each to Their Own Truth

Abstract: This article is a plea for the idea of individual truth and at the same time in homage to it, for its role played within world culture. This is the result of constant reflections on dramatic, sometimes unbearable efforts of brilliant people to determine in almost all areas of knowledge the concept of universal truth, untouched by subjectivity. How could it be untouched by subjectivity when it is pursued by subjectivity itself? Socrates and Aristotel, the philosophy of science and modern hermeneutics, Tarski, Quine and Rawls are all part of the circle of authoritative figures which under various shapes and forms encourages this process.

Keywords: critical discussion, truth-correspondence, interpretation, scientific revolutions, signification, falsifiability.

1. La vérité c'est nôtre vérité

Blaise Pascal a remarqué la *charge d'individualité* que toute vérité incarne, lorsqu'il a produit l'affirmation devenue célèbre : "Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà" (2004, 94). C'est vrai que son énoncé vient dans le contexte de l'analyse du "bien souverain", un concept qui traîne son ambiguïté et son équivoque de l'Antiquité à nos jours. Mais, en même temps, le philosophe avertit que la vérité ne peut que rarement aller au-delà des expériences individuelles. Tout l'effort et toute la volonté sont appelés à soutenir cette "voie royale" qui laisse tout le monde savoir la façon dont on peut arriver à une vérité qui soit au-dessus de nous, au-delà de nous et indépendante par rapport à nous, même si c'est nous qui sommes toujours à sa recherche.

En général, le sens commun *constate en permanence* la présence de telle ou telle vérité individuelle. L'homme politique, par exemple, a sa vérité, qu'il défend avec toute sa volonté, en mobilisant toutes les ressources dont il dispose pour l'imposer aux contestataires. Les controverses politiques, les polémiques interminables de ce domaine de la vie sociale ne sont rien d'autre que des confrontations entre ces vérités individuelles, que chaque interlocuteur croit tenir à une force sinon universelle, du moins tient à la plupart des individus. Les "vérités éternelles" de la religion sont, en fait, si on peut passer au-delà des grands dogmes de ce domaine, des croyances d'une multitude de personnes, des croyances dans une relation directe avec leur rapport à la transcendance. Chaque religion a sa vérité, chacune propose la sienne comme la vraie vérité. Le schisme est prolongé depuis longtemps pour cette même cause.

Le domaine de l'éducation, une composante de base de toute société, est noyé dans des propositions d'ordre. Dans ce champ si délicat, chacun soutient avec toute sa conviction que la sienne est, sinon la vérité tout pur, alors du moins la plus près de la vérité. Enfin, nous avons laissé à la fin l'espace de la connaissance qui soutient mieux notre affirmation : la philosophie. Chaque philosophe qui se respecte croit dans sa vérité plus que tout. Sinon il n'aurait aucune raison de construire son système et de le perfectionner continuellement. En même temps, il réfute toutes les autres conceptions (ou du moins une grande partie d'entre elles !) comme étant fausses, bien que leurs auteurs, de leur côté, les aient considérées vraies. Écoutons le philosophe Nae Ionesco, avec un passage que nous avons déjà plus invoqué à d'autres occasions :

"[...] en philosophie il y a autant de systèmes que de personnes. Pourquoi chacun dit avoir découvert à lui seul la vérité ? Parce que chaque personne croit que la vérité ne peut être que pour lui. Et qu'en ressort-il ? Voici le nœud du problème. Car en matière de philosophie, chaque philosophe ne juge qu'avec son expérience, et l'expérience philosophique est unique pour chacun. [...]. Quand un philosophe est arrivé à une formule, elle est restée pour toujours. Si aujourd'hui on ressuscitait Kant d'entre les morts, il dirait certainement les mêmes choses. Il dirait : « C'est moi qui avais raison », et il pourrait défendre son système contre quiconque l'attaquerait" (Ionesco 1993, 34).

2. La leçon de Socrate

L'histoire de la culture fait témoignage en ce sens. Sur Socrate on a écrit énormément, bien qu'il n'ait rien écrit ! Mais Platon, dans ses

dialogues, trace le portrait d'un Socrate qui peut être ainsi mieux connu que Platon lui-même. Contrairement à celle des sophistes, la dialectique de Socrate est considérée par la tradition comme la "bonne dialectique" parce qu'elle cherche la *vérité*. Socrate voudrait, à tout prix et sans préserver aucun effort, *découvrir l'essence des choses*, c'est-à-dire leur vérité. Non pas par l'intermédiaire de la volonté individuelle, mais par la confrontation des opinions avec ses disciples. De plus, il y a l'impression que, dans cet effort commun, l'opinion des interlocuteurs est plus importante pour la découverte de la vérité que sa propre. Qu'est-ce que c'est que cette opinion des interlocuteurs ? Rien d'autre que leur propre vérité avec laquelle ils affrontent la vérité de Socrate contenue dans ses affirmations. Par conséquent, la méthode socratique ("la maïeutique") est une confrontation des vérités individuelles mises au service de la vérité générale. C'est la vérité que Socrate cherche toujours ensemble avec ses interlocuteurs.

Accompagné par une *ironie assumée* – elle-même une composante importante de sa méthode –, Socrate est celui qui ne croit en rien qui ne soit soumis au jugement critique de tous. Et la première chose dont il doute ce sont ses propres opinions. En voici une motivation raisonnable pour les présenter devant les contestataires. Il y a là une bonne anticipation du célèbre "doute" cartésien qui va faire carrière aux temps modernes. Seulement dans un monde des vérités individuelles sont possibles la controverse, la confrontation et, en fin de compte, c'est seulement dans ce monde qu'il y a une raison de chercher la vérité générale, l'essence. C'est l'opinion de Socrate et la justification de son effort pour découvrir ensemble avec les autres la vérité. Ce qui, pour beaucoup de ses compatriotes, c'était un effort inutile ! Une perte de temps des philosophes !

La découverte ensemble avec les disciples de la vérité générale – le sens ultime de l'effort continuellement soutenu par les participants à la discussion critique – devrait être une vraie victoire qui pourrait satisfaire tout le monde. À l'exception de Socrate ! Socrate *ne semble être jamais content* de ce qu'il a obtenu à la fin d'une controverse, d'une confrontation avec ses interlocuteurs. C'est la raison pour laquelle la discussion n'est jamais achevée, définitivement achevée, il y a toujours encore quelque chose d'important à dire, souvent il reste encore beaucoup de suggestions qui pourraient être valorisées pour une pensée au service de la vérité ultime :

“Mais cette valorisation nouvelle et inouïe du savoir conscient atteint son comble chez Socrate lorsqu’il constata que lui seul s’avouait ne *rien savoir*, alors que dans ses déambulations critiques à travers Athènes, il ne rencontrait partout, chez les hommes d’État, les orateurs, les poètes, les artistes, que l’illusion du savoir” (Nietzsche 1964, 87-88).

Pour Socrate, la raison, la justification ultime d’une telle attitude vient du fait que la confrontation des vérités individuelles ne peut pas assurer le fondement d’une vérité générale. Un tel passage serait une impossibilité logique : il mettrait plus dans la conclusion (la vérité générale) qu’il est contenu dans les prémisses (les vérités individuelles). Il y a assez des dialogues platoniciens où Socrate est le personnage principal qui fait place à un doute en ce qui concerne la vérité recherchée et partiellement trouvée : “discutons-en”, “examinons encore”, “voyons”. Voilà, par exemple, la fin du dialogue *Cratyle* :

“SOCRATE. – Eh bien, mon camarade, à une autre fois. Tu m’instruiras à ton retour. [...].

CRATYLE. – C’est entendu, Socrate. Mais, de ton côté, tâche aussi d’y penser encore” (Platon, *Cratyle*, 440e ; 1931, 138).

En termes de la philosophie de dernière heure, on peut dire que les réponses de Socrate à ce questionnement continuellement présent et continuellement entretenu sont *problématologiques* (Meyer 1986, 20). C’est-à-dire, elles donnent toujours naissance à un nouveau problème dans la pensée lequel, à son tour, doit être discuté et analysé :

“Le dialogue socratique, dans la vision de Platon, constitue le bien-fondé d’un combat jamais perdu, mais jamais gagné pour toujours non plus. Comme dans tout combat, le terrain est parsemé de signes de cette confrontation : des idées abandonnées, les voies ouvertes de la connaissance, des instruments validés ou répudiés” (Salavastru 2010, 119)

D’ailleurs, si nous regardons avec attention les dialogues socratiques, nous allons constater que les réponses sont toujours traitées avec totale suspicion, tandis que les questions ont toute l’autorité sur tous ! C’est le motif pour lequel Michel Meyer pense “qu’il a érigé l’interrogativité comme valeur suprême de la pensée” (1986, 81).

3. L'échec de l'objectivité chez Aristote

Aristote, le logicien, veut donner au monde une “définition objective” de la vérité, dans le but de l'extraire totalement et pour toujours de cet espace de la subjectivité qui ne convient pas du tout à la logique. Plus exactement, le Stagirite explique ce qui est vrai et ce qui est faux au niveau des propositions par rapport à *ce qui est* : “Dire de l'Être qu'il n'est pas, ou du Non-Être qu'il est, c'est le faux ; dire de l'Être qu'il est et du Non-Être qu'il n'est pas, c'est le vrai” (Aristote, *Métaphysique*, Γ, 7, 1011b, 25 ; 1991, 151). C'est ce que la tradition exégétique a conservé au dépôt imaginaire de ses acquisitions sous le nom de vérité-correspondance.

Chaque individu veut connaître la vérité. Le dit le même Aristote dans les premières lignes de sa *Métaphysique*. Comment peut-il l'identifier et la déterminer ? Simplement, croit Aristote. On recourt à une comparaison entre ce que l'énoncé nous transmet et la réalité à laquelle il fait référence. Si les informations de l'énoncé décrivent la réalité telle qu'elle est, alors l'énoncé est vrai ; sinon, il est faux. En termes de la sémantique de Frege, si le sens décrit exactement la signification, alors nous sommes dans le domaine du vrai, sinon, dans celui du faux. Le problème épineux de ce point c'est la réponse à la question : Qui est celui qui établit cette concordance entre ce qui est dit et ce qui est ?

Y a-t-il une instance au-dessus de toute subjectivité qui puisse garantir cette concordance ? Évidemment, la réponse en est négative. Si le *contrôle intersubjectif* est possible pour ce qui est de cette compatibilité dans certains domaines (les sciences de la nature pourraient en être un exemple illustratif), ceci est presque impossible dans d'autres domaines occupant un large espace de la connaissance humaine. Les propositions : “Les métaux se dilatent sous l'action de la chaleur” ou “Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des cathètes” peuvent être soumises à une vérification intersubjective du point de vue de leur vérité. Mais d'autres affirmations ne sauraient être soumises à une telle épreuve : “La vertu peut être connue”, “Le monde est infini”, “Ma mère est merveilleuse” et bien d'autres. Ces dernières sont des vérités individuelles, qui peuvent être soutenues ou peuvent être réfutées avec la même légitimité par des interlocuteurs différents.

On trouve ici une distinction intéressante entre le monde *tel qu'il devrait être* et le monde *tel qu'il est*. Les affirmations qui se soumettent à une vérification intersubjective du point de vue de leur vérité appartiennent, en général, au monde tel qu'il devrait être : les métaux

doivent se dilater s'ils sont exposés à la chaleur, le carré de l'hypoténuse doit être égal à la somme des carrés des cathètes (le contraire est une impossibilité). Les énoncés qui échappent à ce type de contrôle appartiennent, d'habitude, au monde tel qu'il est : il n'y a aucune raison objective, en dehors de celle de celui qui énonce une telle phrase, pour dire que le monde est infini ou que sa mère est merveilleuse ! Si une telle raison existait, alors la réfutation de telles affirmations serait une absurdité.

La justification d'une telle distinction est présente même chez Aristote. Dans les *Premiers* et les *Seconds Analytiques*, Aristote analyse la pensée (une composante du monde) telle qu'elle devrait être. Les règles du raisonnement (des *Premiers Analytiques*) et celles de la démonstration (des *Seconds Analytiques*) sont valables pour une pensée idéale, telle qu'elle devrait être. Si elles s'appliquent, plus d'une fois, aux raisonnements ou aux démonstrations du monde réel, c'est parce que ces raisonnements et ces démonstrations sont tels qu'ils devraient être. D'autre part, dans les *Topiques* et dans les *Réfutations Sophistiques*, Aristote a en vue la pensée telle qu'elle est. Les règles d'une argumentation (la pensée réelle, en acte) correcte (des *Topiques*) ou celles contre une argumentation erronée (des *Réfutations Sophistiques*) sont valables pour la pensée réelle, telle qu'elle est, avec des validités et aussi avec des erreurs.

Dans le quotidien, l'homme est intéressé plutôt par la *pensée réelle*, évidemment, sans négliger totalement la pensée idéale, une obsession des scientifiques ! C'est en vertu de cette raison qu'il est obligé à chaque pas de vérifier si ses affirmations sont vraies. Et il fait cela en contrôlant la concordance entre ce qu'il dit et ce qui est. Il le fait avec la conviction évidente que, dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait, il ne peut s'appuyer que sur ce qui est vrai. Sans avoir toujours la "prise de conscience" de ce fait, l'individu se soumet ici à un principe logique fondamental : c'est seulement en partant des propositions vraies qu'on peut arriver nécessairement à une proposition vraie, si le raisonnement est valide. Tout ce contrôle et toutes les activités qui l'accompagnent sont en dépendance directe de ce qu'est l'individu et de certaines caractéristiques de sa personnalité : ses connaissances, ses habiletés, ses intérêts, sa volonté, son esprit d'observation, ses disponibilités observationnelles ou expérimentales. De là ne peuvent s'ensuivre que des vérités individuelles, qui portent intensément et clairement la marque de la subjectivité.

4. Autant de vérités que d'interprètes !

Le domaine de l'herméneutique, aujourd'hui d'une *grande importance* pour beaucoup de champs de la connaissance, a pris contour au début de l'époque moderne, autour des investigations sur le concept d'interprétation et de ses applications dans quelques domaines scientifiques : histoire, théologie, philosophie, les sciences du langage. Il est à ajouter que ce phénomène de l'interprétation est présent, selon notre opinion, dans tous les domaines de la science et aussi dans la vie quotidienne dans son ensemble (Salavastru 2007, 187-226).

Qu'est-ce que l'interprétation ? Sans entrer dans toutes les discussions sur le sujet, on peut comprendre l'interprétation comme un processus de pensée par l'intermédiaire duquel l'interprète dévoile, à la fin d'un travail prolongé sur l'objet de l'interprétation, les sens et les significations cachées de celui-ci. Quelle est l'impulsion première de l'acte d'interprétation ? La réponse est donnée par Ricœur : c'est la *suspicion*. L'interprète, tout interprète, a un certain doute quant aux intentions de sens explicites de l'auteur, il ne croit pas que ce que l'auteur dit explicitement c'est sa vraie intention quant au sens. C'est le "premier moteur" de son travail d'interprétation qui veut faire lumière sur les sens cachés du texte (Ricœur 1965, 29-44).

Chaque individu qui propose une interprétation le fait parce qu'il croit avec toute sa force que celle-ci est vraie. S'il avait le plus petit doute, il renoncerait sans regrets à la promouvoir. En ces conditions, il considère le résultat de son travail d'interprétation comme une vérité indiscutable. Seulement, c'est une vérité vraiment indiscutable pour lui seul, mais, certes, non pas pour les autres. La bibliothèque fictionnelle des vérités individuelles indiscutables de la culture de l'humanité est pleine jusqu'au refus des vérités dont personne ne parle plus!

L'acte d'interprétation est le *porteur d'une vérité individuelle*, subjective et personnalisée. Si le médecin interprète, sur la base des symptômes décrits par le patient, une possible maladie de celui-ci, cette interprétation lui appartient exclusivement. Si Pierre Aubenque propose une interprétation sur le concept d'Être chez Aristote, ce livre c'est un bien de l'humanité, mais la paternité est celle de l'auteur. Si le jury donne une certaine interprétation à une loi et, à cette base, il propose une décision, cette décision est unique du moins dans certains systèmes juridiques. Un autre jury peut donner – et il donne en fait – une décision différente. Si l'archéologue décrit, à partir des vestiges qu'il a découverts, la culture et la civilisation d'une communauté ancienne, cette

interprétation est la sienne et seulement la sienne. Enfin, Lessing propose une nouvelle interprétation du groupe statuaire *Laocoon*, où il explique, prenant pour base l'importance de l'idée de beau chez les Grecs anciens, pourquoi le visage et le corps de la statue du héros antique n'expriment pas la douleur physique. C'est l'interprétation de Lessing qui est liée à son nom comme la marque à la lettre.

Là, nous voulons prévenir notre lecteur sur quelques situations atypiques qui tiennent à l'interprétation et qui sont, en fait, coupables, parce qu'elles ne mènent pas à des vérités dans le sens propre du terme, bien qu'elles soient souvent présentées comme telles. La première c'est la situation où quelque chose est présentée comme une interprétation alors qu'elle ne l'est pas. Par exemple, on peut faire une description de la "chose en soi" chez Kant. Celle-ci n'est pas une interprétation parce qu'elle ne dévoile pas des choses nouvelles sur la question, antérieurement cachées. Elle décrit les vérités de Kant, celles qu'on retrouve dans la *Critique de la raison pure*. La seconde est un peu plus délicate : le vol des interprétations, des vérités individuelles des tiers. Si ce que propose un individu est contenu dans les écrits d'autres auteurs et que notre individu manque d'en indiquer explicitement la source, même si l'idée est nouvelle, elle n'est pas sienne. Par conséquent, deux conditions sont obligatoires à remplir : la différence entre l'objet et le résultat de l'interprétation d'une part, la note personnelle, individualisée du résultat, d'autre part.

Ce qui se passe au sein de *l'art oratoire* est illustratif de ce point de vue. Tout discours oratoire qui se respecte doit avoir un vêtement personnel, une couleur qui porte la marque de l'orateur. Il est, en fait, l'interprétation propre d'un certain thème par l'orateur. Elle est différente d'un orateur à l'autre en fonction de ce que chacun sait sur le thème, sur la nature de l'auditoire, sur le contexte où se déroule le discours, sur l'atmosphère créée par l'auditoire et ainsi de suite. C'est plus qu'évident que ces discours seront différents d'un orateur à l'autre. Chacun apportera sa vérité sur le thème et s'efforcera de l'imposer à l'auditoire.

5. La fameuse convention (T)

Tarski, logicien de formation mathématique, n'est pas à l'aise quant à la modalité dont est traité le concept de vérité. Une catégorie fondamentale de la logique et de la théorie de la connaissance, le concept de vérité, est responsable de quelques anomalies qui constituent le point névralgique de quelques grands domaines de la connaissance. Donc, le

logicien propose un traitement nouveau de cette notion qui pourrait éviter, en premier lieu, les paradoxes.

Si l'on met au travail la définition d'Aristote, concrétisée dans la théorie de la *vérité-correspondance*, on peut résoudre, du point de vue de la vérité, bon nombre de nos affirmations ordinaires, comme nous avons déjà vu. Mais – ce qui est très important pour Tarski – on n'arrive pas à les résoudre toutes. L'exemple classique qui est invoqué à ce point appartient à Épiménide le Crétois : “Tous les crétois sont des menteurs”. Si un tel énoncé est considéré vrai, alors, conformément à son contenu, il est faux ; s'il est assumé comme faux, alors, conformément à la loi de la double négation, il est vrai ! Sur le même schéma de pensée se sont construits de nombreux paradoxes logico-sémantiques, le plus connu étant celui de Russell sur “la classe des classes qui ne se contient pas comme élément” (Whitehead et Russell 1963, 187-199).

La définition de Tarski contient les deux conditions nécessaires qui assurent sa correction logique¹ : la *condition matérielle* (la définition doit être matériellement adéquate) et la *condition formelle* (la définition doit être formellement correcte) (Tarski 1974, 269). Aucune de ces conditions ne constituent des nouveautés en matière de définition. La condition matérielle nous renvoie chez Aristote : il doit établir quelle est la relation entre le contenu informationnel d'une proposition et la réalité matérielle qu'il décrit. Une relation de concordance rend la proposition vraie, une de discordance la rend fausse. Si l'on affirme : “Il pleut”, alors il faut vérifier s'il pleut (pour déterminer le vrai) ou s'il ne pleut pas (pour déterminer le faux).

Mais, à ce point, des *difficultés* font de nouveau surface. Elles sont les mêmes remarquées à l'occasion de l'analyse du concept de vérité chez Aristote, chez qui il s'agissait de s'assurer d'avoir couvert la condition matérielle. Cette condition matérielle ne peut être mise en pratique que par l'effort de l'individu de vérifier cette relation. C'est évidemment une vérification subjective qui ne peut donner que des résultats d'ordre subjectif. Même si l'individu fait appel aux instruments techniques performants pour amplifier ses possibilités d'analyse ou à un effort

¹ Nous avons fait une courte présentation de la conception de Tarski sur la vérité dans : “Comment la pensée fonctionne-t-elle ? Quelques réflexions sur les faits de limitation”, in : Louis Perron et Pierre-Antoine Pontoizeau (sous la direction de), *La philosophie de la limite chez Jean Ladrière*, Louvain, Presse universitaires de Louvain, 2018, pp. 25-44.

conjugué, commun avec d'autres individus, la subjectivité ne peut pas être totalement et définitivement éliminée.

La présence de la subjectivité dans l'acte d'établir la vérité des énoncés au niveau de la connaissance commune, ordinaire, spontanée est en dehors de tout doute, elle peut être observée par le sens commun dans toutes les activités pratiques. Il est à noter que cette présence est détectable, également, *au champ de la connaissance scientifique*. Même si à un moindre degré, même si elle est "répartie" différemment dans différents domaines de la connaissance. La recherche scientifique dans la psychologie, ou dans la sociologie, ou même dans la sphère plus large des sciences économiques est caractérisée par un subjectivisme exaspérant ! Il est simplement impossible, malgré toute la bonne volonté et toute l'honnêteté du chercheur ou de l'équipe de chercheurs, d'éliminer cette subjectivité. C'est la raison pour laquelle la vérité dans tels domaines est partielle, approximative, révisable, en permanent mouvement. Et les controverses sur ces vérités n'en finissent pas ! Sensiblement diminués, les signes extérieurs de ces phénomènes sont visibles même dans les sciences pures. Combien de discussions contradictoires ont généré et génèrent encore les vérités qui semblent être définitives : le traitement du cancer ou du sida, la théorie de Newton ou d'Einstein, la structure ultime de la matière ou l'origine de notre Univers.

La seconde condition, la correction formelle, est une présence ordinaire dans tous les manuels élémentaires de logique. La règle de la définition tarskienne est contenue dans cette célèbre *convention* (T) : "X est vraie si et seulement si p" (Tarski 1974, 272). Notons que, chez Tarski, dans cette définition, p est une proposition quelconque et X est le nom de cette proposition. X ("Je suis malade") est vrai si et seulement si je suis malade ; X ("Donald Trump est le président des États-Unis") est vrai si et seulement si Donald Trump est le président des États-Unis. Le teste de la correction formelle doit être accompli par tous les candidats au nom de vérité. Est-ce que la proposition : "Cette proposition est fausse" dépasse cet "obstacle épistémologique" ?, s'interroge Tarski. Un examen bien simple montre qu'elle ne le dépasse pas. Le paradoxe d'Épiménide paraît en ce cas dans une autre expression. Ce vice de l'autoréférentialité (qui vise le concept même de vrai), aussi que la négativité du cercle vicieux sont des défis à l'adresse de la rationalité et, par là, à l'adresse de la correction logique.

Il n'est pas profitable, évidemment, d'entrer dans tous les détails un peu plus compliqués dont Tarski traite sur le problème du langage spécialisé où la correction formelle peut être appliquée ("le langage

formalisé”) ou sur sa distinction entre “langage-objet” et “métalangage” qui limite cette application universelle. Nous voulons dire seulement que ces discussions et leurs règles pour la découverte de la vérité sont et restent l’apanage des spécialistes. Un subjectivisme est, à nouveau, présent dans l’application de cette condition et il a souvent pour source l’ignorance.

6. La phénoménologie de la science

L’idée d’une vérité révisable est intensément présente dans les études d’épistémologie qui visent à surprendre la manière dont la science se développe. Il s’agit ici de la *vérité scientifique*, celle obtenue par l’effort continu des chercheurs ou des savants, vérité qui vise, en général, l’essence des phénomènes et de leurs relations. Évidemment, elle est d’une autre nature et a d’autres fonctions que celle connue comme vérité commune. Deux auteurs bien connus retiennent notre intérêt autour de l’idée de vérité individuelle, contextuelle, ayant une évidente marque de la subjectivité : Thomas Kuhn et Karl Popper.

Dans *The Structure of Scientific Revolutions* (1962), le livre qui l’a rendu fameux, Kuhn propose une explication cohérente de l’évolution des théories scientifiques. Le concept central de cette explication est celui de “révolution scientifique” (1996, 92-110). Ce concept s’oppose à une vision linéaire du développement de la science, où, dans une atmosphère calme d’accumulations successives, les sciences s’agrandissent continuellement, en découvrant pas à pas, par la volonté et l’effort des chercheurs, le corpus de vérités qui explique ce qui se passe à l’intérieur de leur domaine.

Ce serait vrai, mais seulement à l’intérieur de ce que Kuhn appelle la “science normale” (1996, 10-34). Le concept qui soutient la science normale chez Kuhn est celui de “paradigme scientifique” (1996, 43-51). Ce concept renvoie à un *nombre relativement limité de règles*, de normes de conduite, de réglementations, de questions problématiques avec leurs solutions, et encore d’autres de la sorte, conformément auxquelles se déroule toute recherche dans une communauté scientifique, dans le domaine d’une certaine science ou dans un groupe de sciences. Pendant cette période de la science normale sont fondées et consolidées les vérités existantes, en sont découvertes d’autres, nouvelles, qui concordent aux existantes, sont identifiées et établies de nouvelles relations entre les vérités existantes. Rien ne semble déranger cette harmonie de la connaissance scientifique et le rythme qui est la mesure de son progrès semble intangible.

C'est le calme avant la tempête ! La durée de la science normale *ne peut pas se prolonger à l'infini*. Elle peut être plus ou moins longue, mais, à un moment donné, se produit un événement scientifique ou plusieurs qui ne s'encadrent pas dans le paradigme, qui contredisent les grandes vérités de la science normale, qui ne se sentent pas très confortables à l'intérieur du paradigme de la science normale. À ce moment-là, pareille à l'éruption d'un volcan, se fait place la révolution scientifique. Une découverte, une formule, une théorie qui entraînent une vraie révolution à l'intérieur de la science normale, de l'ancienne théorie scientifique. Les anciennes vérités sont encadrées dans la nouvelle théorie (si possible), ou bien elles sont jetées à la poubelle des idées scientifiques ratées. Les illustrations en sont multiples : la théorie newtonienne, la formule d'Einstein $E = mc^2$, la découverte de la pénicilline, la radioactivité. Elles sont des découvertes marquantes qui ont changé profondément le visage d'un domaine très large ou de plusieurs domaines. La nouvelle théorie, celle imposée par la révolution scientifique, s'installe définitivement dans le fauteuil confortable de la vérité scientifique. Tout un débat critique, avec arguments et contre-arguments, marque ce positionnement de la nouvelle théorie pour atténuer toutes les aspérités du début. Il est accompagné par un effort discursif intense pour expliquer la théorie et pour la disséminer à un public le plus large que possible.

Le destin de la nouvelle théorie avec ses vérités *imaginées indiscutables* va être le même comme celui de la théorie qu'elle a remplacée. L'avancement de la science ne s'arrête pas. Une nouvelle révolution scientifique va installer une nouvelle théorie, en éliminant la précédente. L'ironie de l'histoire ! La construction de Kuhn révèle une grande vérité : aucune vérité, ni même celle de la science, n'est définitive. Semblablement à la "goutte chinoise" laquelle, finit par pénétrer la pierre et poursuit son chemin infini, le temps érode la racine d'une théorie la rendant vulnérable.

Karl Popper retient l'attention quant à cela par sa *conception sur la falsifiabilité* d'une théorie scientifique, contenue dans son ouvrage sur la logique de la découverte scientifique (Popper 2005, 57-73). Le but d'une théorie scientifique c'est la découverte de la vérité. Tous les efforts des chercheurs, toutes les méthodes convoquées dans la recherche, toutes les habiletés du scientifique mises au travail expriment la volonté conjuguée de tous les participants de déterminer, une fois pour toutes, si la théorie est vraie. Hypothèses de travail, essais et erreurs, ces hypothèses soumises aux tests, tout cela est mis en marche pour soutenir

avec pleine force la vérité de la théorie et de ses hypothèses. Seulement, remarque Popper, cela est impossible.

Si une théorie porte à des conséquences fausses lorsqu'elle est soumise à une épreuve quelconque, ceci est un argument qui peut soutenir l'idée que la théorie pourrait être fausse. Si on y ajoute un deuxième résultat négatif, alors la suspicion de fausseté de la théorie est amplifiée. Si une épreuve a un résultat positif, est-on justifié de dire que la théorie est vraie ? Pas du tout. Une seule infirmation, suggère Popper, peut faire d'une théorie un faux, mais un million de confirmations ne peuvent en faire un vrai ! Cette conception de Popper montre qu'il est impossible de confirmer de façon absolue une vérité surtout au niveau d'une théorie scientifique. Il est possible d'être très près de la vérité, mais la posséder, totalement et définitivement, non. Les exégètes ont remarqué que, pour Popper, "[...] nous pouvons renoncer à l'idéal de certitude au profit de celui de l'accroissement du contenu de vérité des hypothèses" (Huisman 2009, 1519).

Cette constatation de Popper au niveau macro (la théorie scientifique) est, en fait, une extrapolation qui vient du niveau micro (implication matérielle de Russell). Si on analyse la matrice de vérité de l'implication matérielle, on constate que cette dernière est fausse si l'antécédent est vrai et que le séquent est faux. Par conséquent, si le séquent est faux, alors l'antécédent est nécessairement faux. À ce point il est à trouver le fondement du principe poppérien de la falsifiabilité. Si le séquent est vrai, on constate de la même matrice de vérité que l'antécédent peut être soit vrai, soit faux.

7. La contextualisation de la vérité : Quine

Au début de son manuel de logique, Quine semble jouer avec les exemples pour illustrer à l'intention de ceux qui sont encore dominés par le doute le *caractère évidemment relatif de la vérité* (1972, 29-33). Si l'analyse logique donne une priorité évidente, presque sans limitations, aux vérités valables pour tous et une fois pour toutes (qui expriment l'essence des lois logiques), en réalité, les propositions qui contiennent de telles vérités sont rarement utilisées dans la vie quotidienne. Savoir que la table est ou n'est pas ou que Hugo est Hugo constituent des choses totalement sans importance pour la connaissance de la réalité (Wittgenstein 1961, 4.462, 62-63). Mais savoir si tu as gagné le concours pour occuper une position c'est infiniment plus important.

La plupart des propositions vraies ou fausses qui décrivent la réalité sont *contextuelles*. Par conséquent, leur valeur de vérité est en dépendance totale de certains facteurs du contexte où la proposition est énoncée. Quine donne beaucoup d'exemples qui soutiennent cette affirmation. Nous nous proposons d'observer du moins l'esprit de quelques-uns d'entre eux. La proposition : "Il pleut" est vraie aujourd'hui à 18h (parce que, vraiment, aujourd'hui à cette heure-là il pleut) et a été fausse hier à la même heure (parce que hier à la même heure il ne pleuvait pas) (le contexte temporel). Elle est vraie pour moi à Iassy (où à cette heure il pleut) et fausse pour mon ami Michel, à Waterloo (ou à cette heure il ne pleut pas) (le contexte de l'espace). Enfin, elle est vraie pour moi qui me promène dans la ville de Iassy et peux ainsi constater qu'il pleut, et fausse pour mon collègue qui est retenu dans une réunion prolongée et qui ne peut pas observer qu'il pleut (le contexte du locuteur).

Les propositions "en chair et en os", comme dirait Husserl, contiennent assez d'indications sur les contextes différents où elles paraissent pour aider le récepteur à s'orienter adéquatement quant à leur valeur de vérité. Ces indications sont contenues dans certaines expressions linguistiques qui paraissent comme "marques contextuelles" (de temps, d'espace, de personne). À la suite de son analyse sur ces exemples, Quine déclare justement que certains mots : "ont pour effet [...] de permettre à la valeur de vérité d'un énoncé de varier suivant celui qui parle ou suivant le lieu ou le contexte" (1972, 30).

La discussion proposée par Quine sur la contextualisation des vérités a en vue les propositions élémentaires et leurs connexions possibles, les unités discursives ultimes qui portent encore un sens déterminé. Mais les suggestions sont claires : la connaissance (ou du moins une grande partie d'elle) s'appuie sur les énoncés contextuels, individualisés, personnalisés. Autour de ces propositions, de leurs combinaisons, de leur rôle dans les contextes constructifs plus larges (le discours, par exemple), notre connaissance est amplifiée et développée continuellement.

Si on peut croire que cette vision de Quine sur la vérité, qui est encadrée dans un manuel élémentaire, est passagère, Quine lui-même nous contredit, parce qu'elle est reprise et amplifiée dans sa *Philosophie de la logique*. Dans le premier chapitre, *Signification et vérité* (1975, 9-28), non seulement il ne renonce pas à ses options de jeunesse, mais les approfondit et les amplifie. Pour Quine de cet ouvrage, la vérité c'est une conviction, une forte confiance de l'individu dans la relation entre la *signification* et le *fait* (1975, 9-10). Si une personne affirme : "Il pleut",

son affirmation signifie qu'il pleut. Si le fait qu'il pleut c'est une réalité constatée par la personne en cause, alors elle a toutes les raisons de croire que son affirmation est vraie. Si la signification de la proposition ci-haut n'est pas qu'il pleut (par exemple, elle signifie que nous ne pouvons pas sortir nous promener, pour instant) ou si le fait qu'il pleut n'est pas observé directement, alors la personne croit que son affirmation est fausse. Par conséquent, selon Quine, la vérité n'est pas une propriété intrinsèque aux faits, aux choses qui pourraient être la même pour tous, mais une propriété des relations entre les individus et les faits, différente d'une personne à l'autre (tous les hommes n'accordent pas la même signification aux choses, tous les hommes ne voient pas les choses de la même manière).

D'une façon plus profonde et plus subtile, le problème paraît encore dans *Le mot et la chose* (1960), considéré par beaucoup d'exégètes le chef-d'œuvre de Quine et le meilleur livre de philosophie analytique du XX-ème siècle. En abordant le thème de la relation entre langage et vérité (1977, 25-56), Quine est intéressé de répondre à la question : Quels sont les mécanismes qui donnent à l'individu la possibilité réelle de parler sur les "choses physiques" ? À partir d'une comparaison suggestive de Neurath entre le développement de la science et un bateau qui doit être réparé en marche, "planche par planche tandis que nous naviguons à son bord" (1977, 28), Quine souligne que :

"Notre bateau reste à flot parce que, à chaque altération que nous y apportons, nous le conservons intact et en service en grande partie. Nos mots continuent à avoir un sens acceptable, parce que notre théorie ne change que de manière insensible ; nous dévions de l'usage établi d'une manière suffisamment graduelle pour éviter la rupture" (1977, 29).

Les révisions périodiques, les réajustements partiels, lesquels, tout en conservant le noyau dur du sens, ajoutent un plus de connaissance à ce que nous savons déjà, contribuent à la possibilité de dominer notre savoir et peuvent créer les conditions pour faciliter l'insertion des nouvelles informations. En les termes de l'image métaphorique de Wittgenstein, comme Quine lui-même le remarque, il est infiniment plus productif pour l'homme de ne pas jeter l'escalier de la connaissance mais de le réparer pas à pas pour ne pas tomber brusquement en ignorance !

8. Un oxymore qui a fait carrière : les inégalités justes

Un très bon exemple qui illustre le fait que nos théories sont nos vérités est celui de John Rawls sur “les inégalités qui sont justes”. Cette formulation qui défie le paradoxe voudrait nous persuader qu’il y a des injustices qui ont un certain fondement de rationalité et, pour cette raison, qui doivent être acceptées. L’obsession première de Rawls est le problème de la justice. Dans son *A Theory of Justice* (1971), Rawls veut résoudre théoriquement ce problème en essayant de répondre à une question fondamentale de la philosophie politique : Comment le fonctionnement de la justice est-il possible dans un monde plein d’injustices ?

Selon Rawls, ce fonctionnement est vraiment possible seulement à l’intérieur d’un “libéralisme équitable”. L’esquisse théorique d’une telle société est proposée dans son livre *Théorie de la justice*. On trouve dans ce livre un fragment où sont analysés “les deux principes de la justice” (1997, 91-96). Par conséquent, dit Rawls, une société libérale qui pourrait fonctionner équitablement doit s’appuyer sur deux principes : le *principe d’égalité* et le *principe de différence*. Le principe d’égalité a une longue histoire et ses traces pleines de sang peuvent être identifiées facilement au long du temps. Il vise les “droits et libertés de base” : le droit au vote, à l’emploi, à se réunir, le droit de propriété, la liberté d’expression, de pensée et de conscience, l’intégrité de la personne. Quant à ces droits et libertés il y a un consensus sur leur application universelle dans une société équitable.

Le seconde principe, celui de différence, a généré, à côté d’autres concepts discutables, un vrai scandale et a exposé l’auteur à tous les reproches imaginables. Charles Taylor, Alasdair Macintyre, Michael Walzer ou Robert Nozick ne sont que quelques grands noms de ceux qui ont entretenu la controverse, auxquels s’ajoutent une multitude d’exégètes et de commentateurs de l’œuvre de Rawls. Il est facile (ou, peut-être, plus ou moins facile) de justifier l’impératif de l’égalité, mais il est très difficile de justifier les différences. Comment est-il possible de soutenir que les inégalités sont justes si, au long de l’histoire, elles ont été le signe et la marque de l’injustice ? Vraiment, ce principe a en vue quelques droits d’ordre économique et social et son fondement rationnel c’est une observation de bon sens : une égalité absolue et totale entre les citoyens d’une société n’est pratiquement pas possible.

Le principe de différence vise *deux aspects importants* de la vie d’une société : (a) la répartition des biens, des ressources, de la richesse ;

(b) l'accès des citoyens aux postes de pouvoir disponibles. Une répartition égalitaire n'est pas possible, croit Rawls, parce que, déjà par nature, les gens ne sont pas égaux. Un accès illimité aux postes de pouvoir n'est pas possible non plus, parce que les postes sont limités et les candidats sont infiniment plus nombreux. À l'opinion de Rawls, ces inégalités sont justes et les citoyens doivent les comprendre et les accepter. Nous avons besoin, en ces conditions, de ce que Rawls appelle "citoyens raisonnables" ("Reasonable Citizens").

Sur d'autres détails de ces deux principes nous nous sommes prononcés (Salavastru 2021, 429-441). Mais nous tenons à remarquer que Rawls même reconnaît que son projet initial et ses réalisations partielles ont subi des modifications et des réaménagements, parfois essentielles, sous l'impératif des suggestions critiques et des controverses générées par ses idées et ses conclusions (Rawls 1997, 9-24). Les vérités de Rawls se sont confrontées avec les vérités de ses critiques et il en a résulté, de tout ce travail collectif, une nouvelle vérité qui satisfait mieux à l'opinion de Rawls, aux exigences du concept de vérité au niveau d'une théorie scientifique.

L'exemple de Rawls qui nous soutient dans notre effort de réaliser une construction sur les vérités subjectives et individuelles c'est plus qu'illustratif pour ces derniers temps. Mais il n'est pas, sans doute, singulier ou une exception longtemps cherchée et difficilement trouvée. Descartes, par son *Discours de la méthode*, a produit un vrai scandale parmi les contemporains, ses réponses à leurs objections étant un bon témoignage qui dévoile toutes les controverses autour de ce "doute cartésien". Et, plus tard, la phénoménologie de Husserl fut un tardif hommage pour celui qui a généré une réelle révolution dans la pensée de la modernité. Notons que la *Critique de la raison pure* de Kant a eu une réception très froide et a été durement critiquée à sa parution (le résultat c'est les *Prolégomènes...*), la *Naissance de la tragédie* de Nietzsche a eu à affronter toutes les réserves de la part des spécialistes (Wilamowitz en tête!), la théorie de la relativité généralisée proposée par Einstein s'est confrontée avec de sérieux obstacles de compréhension et, par conséquent, de réception, enfin, combien de polémiques entretient de nos jours la théorie des "trous noirs" élaborée par Stephen Hawking. Les vérités tout le monde ne croit pas, pas même les gens bien informés dans ces domaines.

9. Épilogue

Voulez-vous vous accompagner par la vérité pour avoir l'assurance que votre activité théorique ou pratique soit un succès garanti ? Nous avons pour vous une triste nouvelle : dans beaucoup de domaines, les vérités sont de vrais "châteaux de sable" contre lesquels il est presque impossible de vous appuyer. Quelles sont les vérités de la philosophie ? Certes, les vérités de Platon ou d'Aristote, de Descartes ou de Leibniz, de Kant ou de Hegel. À notre temps, autant de vérités philosophiques que d'auteurs ! Mais les vérités de la politique ? Les vérités de Philippe ou de Périclès, de César ou de Néron, d'Attila ou de Vercingétorix, de Napoléon ou de Nelson, d'Hitler ou de Staline.

Qu'est-ce qu'on peut faire ? Les auteurs évoqués et encore d'autres qui ont recherché le phénomène, nous disent quel est l'état des faits : nous ne pouvons pas connaître profondément, complètement, exactement et définitivement la vérité. Mais ils gardent un silence méthodique (comme le doute de Descartes !) sur ce qui reste à faire. Evidemment, nous n'avons pas accès à la vérité absolue, mais nous pouvons la chercher. C'est, certes, un pas en avant. Si nous l'avons cherchée, et si, en la cherchant, nous avons obtenu un résultat encourageant, on peut, à partir de là, l'approximer, on peut la distinguer par rapport à d'autres vérités. Un avancement considérable sur le chemin sans fin de la connaissance.

En tout cas, si nous n'avons pas mieux à faire, il est recommandable de suivre le conseil de Socrate : sur la voie de la vérité il faut travailler sans cesse. Si nous sommes parvenus à une vérité, l'effort doit continuer pour arriver à un autre ; si nous rencontrons l'opposition perverse d'un faux, le travail doit être continué pour l'éliminer et pour la découverte de la vérité. En prenant comme complice la pensée de Heidegger, on peut dire que plus important est le chemin vers la vérité que la vérité-même. Alors, pourquoi cherchons-nous avec tant de ténacité la vérité ? C'est pour découvrir et pour comprendre le chemin. Même le titre de notre essai, emprunté chez Luigi Pirandello, suggère qu'il est bien de nous accompagner de nos vérités qui doivent être utilisées avec prudence mais aussi avec habileté.

Références bibliographiques

- ARISTOTE. 1991. *La Métaphysique*, tome 1, traduit par J. Tricot. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.
- HUISMAN, Denis, (sous la direction de). 2009. *Dictionnaire des philosophes*. Paris : Quadrige /PUF.
- IONESCO, Nae. 1993. *Cours de logique*, Bucarest : Éditions Humanitas (en roumain).
- MEYER, Michel. 1986 *De la problématique. Philosophie, science et langage*. Bruxelles : Pierre Mardaga.
- KUHN, Thomas S. 1996. *The Structure of Scientific Revolutions*, third édition. Chicago and London: The University of Chicago Press.
- NIETZSCHE, Friedrich. 1964. *La naissance de la tragédie*. Paris : Denoël/Gonthier.
- PASCAL, Blaise. 2004. *Pensées*, édition présentée, établie et annotée par Michel Le Guern. Paris : Gallimard.
- PLATON 1931. *Œuvres complètes*, tome V, 2e partie, *Cratyle*, texte établi et traduit par Louis Méridier. Paris : Société d'Édition « Les Belles Lettres ».
- QUINE, Willard van Orman. 1972. *Logique élémentaire*, traduction de Jean Largeault et Bertrand Saint-Sernin. Paris : Librairie Armand Colin.
- QUINE, Willard van Orman. 1975. *La philosophie de la logique*, traduit de l'américain par Jean Largeault. Paris : Aubier-Montaigne.
- QUINE, Willard van Orman. 1977. *Le mot et la chose*, traduit de l'américain par Joseph Dopp et Paul Gochet. Paris : Flammarion.
- POPPER, Karl. 2005. *The Logic of Scientific Discovery*. London and New York: Routledge, Taylor & Francis.
- RAWLS, John. 1997. *Théorie de la justice*, traduction par Catherine Audard. Paris : Éditions du Seuil.
- RICOEUR, Paul. 1965. *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Paris : Éditions du Seuil.
- SALAVASTRU, Constantin. 2007. *Logique, argumentation, interprétation*. Paris : Éditions l'Harmattan.
- SALAVASTRU, Constantin. 2010. *Essai sur la problématique philosophique. Approche critique et applicative*. Paris : Éditions l'Harmattan.
- SALAVASTRU, Constantin. 2018. "Comment la pensée fonctionne-t-elle ? Quelques réflexions sur les faits de limitation". Dans Louis Perron et Pierre-Antoine Pontoizeau (sous la direction de). 2018. *La*

- philosophie de la limite chez Jean Ladrière*. Louvain. Presse universitaires de Louvain, 25-44.
- SALAVASTRU, Constantin. 2021. "Sur la rationalité du libéralisme équitable. À partir d'un fragment de John Rawls". *Revue de philosophie*, LXVIII, 4, Bucarest, 429-441 (en roumain).
- TARSKI, Alfred. 1974. *Logique, sémantique, métamathématique*, t. 2, traduction sous la direction de Gilles Granger. Paris : Armand Colin.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1961. *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Paris : Gallimard.
- WHITEHEAD, Alfred North & RUSSELL, Bertrand. 1963. *Principia Mathematica*, t. 1, 2ème éd. Cambridge University Press.